

Jacky Billeau

Noiraud

Assis en bout du champ, l'homme finissait de casser la croûte. Devant lui s'étendait l'alignement des gerbes empilées en croix. Tout le travail du tantôt. Encore deux rangs, pensa-t-il, et je débauche. Il s'envoya une dernière lampée de vin rouge, s'essuya d'un revers de main, referma son couteau. Il allait ranger la bouteille et ce qui restait de pain et de jambon froid dans sa musette, lorsqu'il devina une présence dans son dos. D'un coup, il fit volte-face. Surpris, le chien se jeta de côté.

– En voilà des façons!... C'est l'odeur du jambon qui t'attire? Allez, ouste, fous-moi l'camp d'là!

D'un geste brusque de la main, il chassa l'animal. Le chien, de nouveau, s'écarta de quelques mètres, puis s'arrêta, immobile, tendu sur ses pattes de derrière, figé comme à l'arrêt. L'homme alors se leva et fit mine de se lancer à sa poursuite. Mais la bête ne semblait guère effrayée. Elle se coulait, de travers, en bordure du champ, le long d'une haie, puis s'arrêtait, toujours aussi tendue, en attente, puis revenait. Le manège recommença plusieurs fois. L'animal ne s'esquivait que pour mieux revenir dès que son poursuivant avait le dos tourné. Au bout d'une cinquantaine de mètres, l'homme en eut assez. Il fit demi-tour sans plus se soucier du chien et vint ramasser sa musette pour la pendre à une branche. L'animal, de nouveau, se tenait derrière lui.

– On peut dire que t'en tiens une couche, toi!

Alors, il se mit à l'observer. C'était une espèce de corniaud efflanqué, haut sur pattes, noir de poil, avec des oreilles cassées et la queue en trompette. Des chiens, l'homme en apercevait souvent qui battaient la campagne à longueur de journée, mais celui-là, c'était bien la première fois qu'il le rencontrait. Encore une bestiole que les vacanciers auront abandonnée sur le bord de la route, pensa-t-il. Puis, à l'adresse du chien, comme s'il se fut agi d'un quelconque interlocuteur:

– Après tout, moi, pour ce que j’en dis!... Allez, r’tourne d’où tu d’viens. Vas-t’en vadrouiller où tu voudras, mais viens pas t’coller dans mes jambes. J’ai pas l’temps d’m’amuser moi. Faut que j’finisse mes quintaux!

Et il retourna à ses gerbes. Plusieurs fois, dans le courant de l’après-midi, il crut apercevoir une forme noire qui rôdait au loin dans la plaine, à l’orée d’un bois. Le chien avait dû finir par se lasser et l’homme n’y pensa plus. Ce n’est qu’une fois son travail terminé, alors qu’il s’en retournait vers le bout du champ pour reprendre sa musette, qu’il vit l’animal. Couché dans les herbes, en bordure de la haie, le chien attendait.

– Ben mon vieux, pour être crampon, toi, on peut dire que tu t’poses là!

Alors il lui vint une idée.

– Tiens, m’en vais t’donner une chance. Après tout, on sait jamais!

Il décrocha sa musette et en sortit un bout de pain qu’il laissa tomber devant le chien.

– Attrape en attendant. Tu m’as tout l’air d’en avoir grand besoin. T’es maigre comme un coup de trique!

La bête se précipita sur le trognon et l’avala en deux goulées.

– Allez, viens Noiraud! Maint’nant c’est l’heure de la débauche. Va falloir rentrer les vaches! Et il lança à plusieurs reprises:

– Noiraud! Tu t’appelleras Noiraud!... T’es encore p’us nègu’e que t’es cabochard!

Et l’homme reprit le chemin du village. Derrière lui, sur les talons, Noiraud suivait son nouveau maître.

Il y avait à la ferme, dans le fond de la cour aux poules, un abri en pierre, clos d’une porte basse et percé d’une lucarne, qui avait servi de loge à cochon. Le toit étant vide, ce fut la demeure de Noiraud. Chaque matin, à la première heure, et sur le tantôt, l’homme lui apportait des restes des repas, et le soir, après la traite, il remplissait la gamelle du chien d’une bonne soupe de caillebotte et de gros pain.

– Faut que tu t’retapes avant la chasse!

En quelques semaines, Noiraud devint méconnaissable. Ce n’était plus l’animal fébrile des premiers jours, qui se tendait sur ses pattes de derrière dès qu’on l’approchait; le chien perdu qui fixait les hommes, avec, dans le regard, ce feu étrange et soutenu des bêtes apeurées, habituées aux mauvais coups. C’était maintenant un beau chien, solide, bien rempli, le poil lisse, soyeux, d’une lumière de jais, et qu’importait ces oreilles de lapin et cette queue en virgule! Ça ne serait pas le premier au village! Allez donc voir Souffrance, la chienne à Jandron! Personne n’en voudrait, pas même par pitié! Pourtant, sur les lièvres, comme derrière les vaches, y en avait pas une autre pour lui faire la pige!

Septembre approchait. Durant tout l'été, l'homme s'était appliqué au dressage de son chien. Il lançait, loin devant lui, et dans les endroits les plus difficiles d'accès, bouts de bois, guenilles ou savates; et Noiraud fonçait comme une balle. Excité par les encouragements de son maître, le chien sautait les grillages des jardins, fouillait les buis, les sureaux, les touffes d'orties.

– Apporte, Noiraud, apporte!... Cherche mon vieux, cherche!... Et Noiraud rapportait. Lancé ventre à terre ou faisant de grands bonds fous, heureux de ce jeu qu'il découvrait.

– Là, là, suffit! Lâche, lâche bon Dieu!... Sur la perdrix faut pas avoir la dent, sinon on s'ra pas copain, toi et moi.

Lorsqu'il avait à travailler par les bois, l'homme emmenait son compagnon. Il lui fourrait le nez dans les musses et les passages de lapins en lui flattant le ventre et l'échine.

– Ça sent bon là, vieux! Ça sent bon hein?... Attends un peu, dans què'qu'temps, tu pourras t'en donner, j'te l'dis, moi !

Un jour, alors qu'ils longeaient une haie, l'homme vit Noiraud soudain s'arrêter pile au pied d'un buisson, puis foncer. Un drôle de remue-ménage dans les épines! Le faisan lui vola presque à la figure. L'homme en fut émerveillé. Noiraud ne payait pas de mine, pourtant il avait du nez! On en ferait un chien hors-ligne, mais... Faudrait veiller à la dent!

L'ouverture tomba le premier dimanche de septembre. Ce matin-là, en bout d'une éteule, le fusil à l'épaule et tenant le chien en laisse, l'homme guettait. La veille au soir, alors qu'il s'en revenait des champs, il avait repéré une bande de grises qui se coulaient entre les pailles. Il tira sa montre de sa poche: il était presque sept heures.

– On n'est pas à deux minutes près. D'ailleurs ça commence à péter un peu partout! Entends-tu pas, Noiraud? C'est l'moment!

Et il lâcha le chien. Tous deux se mirent à battre l'éteule, en long et en travers.

– À sont pas loin! Ou dans les pailles, ou dans la luzerne à côté... Cherche mon vieux, cherche!

Arrivé aux trois quarts du champ, à l'allure de son chien, l'homme devina la présence du gibier. Devant lui, Noiraud sautait de droite à gauche, revenait, puis repartait, de plus en plus excité. Et l'homme avançait, tendant le pas, prêt à épauler... Frrrr! La bande partit d'un coup, dans toutes les directions. Il y eut deux coups de feu. Fauché en plein essor, un oiseau bouchon et pique. L'homme le suit des yeux. Et le voilà parti à courir vers le point de chute, criant, faisant avec le bras de grands moulinets.

– Là, là... Noiraud, là!

Mais Noiraud n'est pas là. Noiraud n'a pas suivi. Et l'homme soudain l'aperçoit, à distance respectable, tendu sur ses pattes arrières ainsi qu'au premier jour de leur rencontre.

– V'là aut'chose...! L'a peur des coups de fusil à c't'heure!

Il se dirige vers le chien, à grandes enjambées, toujours gueulant et gesticulant.

– Ici, j'te dis! Ici... Vas-tu t'ram'ner, enfant d'garce!

Mais plus il avançait et plus le chien se débinait. L'homme se mit à courir.

– Ah, c'est comme ça...! Tu veux foutre le camp! Attends, j'vais t'pousser moi, tu vas voir !

Et en pleine course, il tira sur le fugitif. Mais Noiraud se trouvait déjà hors de portée. Fonçant à travers la plaine, il s'enfuyait pour de bon. Ne restait plus au chasseur qu'à faire demi-tour.

– Va-t'en courir, la luzerne est pas loin! Si a l'est désailée, jamais j'mettrai la main dessus!

Il passa le reste de la matinée à piétiner la luzerne, arpenter l'éteule, à longer les haies proches en frappant les ronciers de son canon de fusil. En vain. Comme la sirène du bourg voisin sonnait midi, l'homme se résigna. Il reprit le chemin du village, sans perdrix, sans chien, vanné, pestant pour lui seul en marchant. Arrivé à la maison, la première tête qu'il vit fut celle de Noiraud, couché de tout son long sur le seuil de la porte, comme s'il eût profité d'une bonne sieste pour s'ouvrir l'appétit.

– Ah te v'là, saleté!

Le chien ne bougea pas. À peine s'il leva le museau à l'approche de son maître. Noiraud semblait avoir oublié sa frousse du matin et le coup de semonce qui s'en était suivi. L'homme, alors, l'empoignant par la peau du cou, le dressa sur les pattes de derrière et le traîna ainsi jusqu'au toit.

– J't'engraisserai pas à glander, saleté!

Et d'une bourrade, il envoya dinguer l'animal au fond de la loge. D'un coup de pied, il referma violemment la porte, poussa le verrou et s'en alla déjeuner. La même scène devait se reproduire le dimanche d'après et tous ceux qui suivirent pendant cet automne là. Invariablement, au premier coup de feu, Noiraud prenait la poudre d'escampette et filait d'un trait à la maison sans demander son reste. Piètre chasseur, il se révéla tout aussi mauvais berger.

– Noiraud! Regarde-moi celle là-bas dans le dommage! Va la chercher!

D'un geste catégorique, on lui désignait la vache.

– Ramène, ramène! Mords la c't'enfant d'loup!

Alors Noiraud, prenant ce bras tendu comme le signal d'un jeu nouveau, se plantait sur le cul, nez levé, jappant d'aise, puis, d'un bond, il venait lécher la main de son maître. L'autre finit par se lasser.

– Puisque t'es bon qu'à manger du pain, au moins tu vas pas t'fourrer dans mes pattes!

Dès lors, les sorties de Noiraud se firent de plus en plus rares. Le plus souvent, l'animal restait enfermé plusieurs jours d'affilée, au fond de la cour aux poules, abandonné à l'obscurité de son toit. Il finit par ne plus sortir du tout. Dans le noir, dévorant un bout de pain sec que son maître lui balançait par la lucarne, chaque fois qu'il en avait assez de l'entendre gueuler, Noiraud redevint en peu de temps l'animal anxieux et famélique qui hantait plaines et bois l'été d'avant. Au début de sa captivité, il avait essayé d'entamer le bas de la porte. Avec acharnement, il avait tenté de griffer, d'arracher, de dépecer le bois à l'aide de ses crocs. Mais les vieilles dalles étaient solidement encastrées dans l'argile, et les lourdes planches d'ormeau tenaient bon. Il ne réussit qu'à s'ouvrir un trou minuscule par où il venait fourrer son museau en soufflant, grattant, gémissant, dès qu'il percevait l'approche des gens. Alors, petit à petit, Noiraud se résigna. Parfois, seulement, parvenait une plainte étouffée, longue, lente, qui fendait le silence de la nuit; l'appel monotone, interminable des chiens errants. Et l'homme se levait, armé d'un bâton, il venait tambouriner contre la porte du toit, et la plainte s'arrêtait.

Une nuit, l'homme fut réveillé par le tumulte des poules affolées. Il se leva. Arrivé sur le pas de la porte, il n'entendit plus rien. Le calme était revenu. Pas un bruit. Sans doute quelque rôdeur, fouine ou renard! Mais le grillage était solide. Pas de danger. Et il retourna se coucher. Au matin, la volaille gisait. Il en compta une dizaine, boullées, ratatinées, à moitié dévorées, éparpillées dans tous les recoins. Un peu partout, de petits bouchons de plumes témoignaient du carnage de la nuit. Au milieu de ses victimes, Noiraud s'était allongé, repu, tranquille. Dans la nuit, il avait réussi à grimper le long de la paroi du toit et s'était enfui par la lucarne. Maintenant, il attendait, couché parmi les plumes. L'homme n'eut aucun mal à l'attraper. Le chien recula de quelques mètres, se planta sur le cul et se laissa prendre. Sans un mot, l'homme s'empara d'un long fil de fer qui avait servi à lier les bottes de paille, attacha l'animal par le cou à un pieu fiché au milieu de la cour, puis, abandonnant son prisonnier, il se dirigea à grands pas vers la maison. Quelques minutes plus tard, il en revenait, tenant son fusil à bout de bras. Noiraud, à l'extrémité de son fil, tirait violemment en arrière, secouait la tête d'un bord et de l'autre, sans pouvoir se dégager de l'étreinte. L'homme considéra un instant l'animal qui se démenait. Soudain, il posa son fusil contre la clôture, se saisit d'une bêche qui se trouvait là, et fonda

sur le chien. Alors commença une lutte acharnée, entrecoupée de coups de gueule et de gémissements. Noiraud, au bout du fil, se dressait, rageait, s'envoyait les quatre pattes en l'air, roulait, boulait, se lançait à fond de train, tournant autour du pieu afin d'éviter les coups. Lorsque le fer l'atteignait, il s'aplatissait en glapissant, puis fonçait hors du cercle de douleur, comme si le fil, brusquement, avait cédé. Stoppé en plein élan, soulevé, il se renversait en contorsions. Plus l'animal se démenait, plus l'autre s'excitait. Furieux de ne pouvoir assommer sa victime d'un seul coup, il se mit à frapper aveuglément, à droite et à gauche. Une fois, dans sa course folle, le chien parti en travers, et le fil, brusquement tendu, vint faucher les jambes de l'homme qui s'étala de tout son long, les mains écorchées sur le tranchant des cailloux. Il se releva, exaspéré, fou de rage, et se mit à cogner, à cogner comme un dingue en hurlant.

– Salaud! Fumier! J'vais t'faire passer l'goût du pain!

Et le chien se précipitait autour du piquet. Et le fil s'enroulait. À la fin, l'animal se retrouva collé au pieu, la gorge entamée par la morsure du fil de fer, l'échine en sang. Haletant, bavant, il prenait appui sur ses pattes de derrière, lançait sa tête et tout son corps d'un bord et de l'autre, jetant ses dernières forces en une rage désespérée. L'homme s'arrêta de cogner. Il recula, exténué, le visage en sueur, respirant bruyamment par à – coups. Il tira un mouchoir de sa poche, se torcha les mains et le front, posa la bêche contre la clôture, prit son fusil et vint s'agenouiller près du chien.

– Alors, comme ça, on a peur des coups de fusil!... Ecoute un peu, le bruit qu'ça fait, écoute bien Noiraud!

Et d'un seul coup, lui fit sauter la tête.